

faut peu de chose pour mettre une communauté dans une très-mauvaise réputation dans l'esprit des personnes séculières; parce qu'ils s'imaginent que toutes les religieuses doivent être des saintes. Et là-dessus je me souviens moi-même que je me suis trouvé dans des maisons honorables à Paris, où j'ai ouï parler de certaines religieuses d'une manière plaisante et fort à la cavalière. Mes chères filles, qui produit un si méchant effet; si ce n'est l'imprudence et l'inconsidération des particulières qui ont parlé au parloir mal à propos, qui n'ont pu s'empêcher de faire paraître des saillies d'une passion immortifiée qui donnaient à connaître leurs dispositions, tant sur ce qui les concernait, que sur les affaires particulières qui se passent dans une maison?

Pour éviter tous ces dangereux inconvénients, vous voyez, chères âmes, que le plus sûr est de tenir très-cachées, et sous un secret inviolable, les affaires d'une communauté, sans en donner aucune connaissance aux personnes du dehors. Et pour vous justifier ici, ne me dites pas pour excuse: C'était à ma sœur que j'ai dit telles choses, c'est à ma mère, c'est à un prêtre ou directeur. Ne croyez pas avoir mieux fait, ni en être déchargées: car, sous prétexte de direction, très-souvent il arrive qu'insensiblement l'on mêle dans ces communications toutes les affaires les plus secrètes d'une maison, dont on devrait se taire absolument; puisque, étant répandues au dehors, l'expérience nous montre que l'on n'en voit que de très-mauvais effets, par la méchante réputation où ces connaissances mettent la communauté.

Vous devez encore prendre garde à un point qui n'est pas moins important que celui-ci, qui est d'être fort réservées dans vos paroles devant vos pensionnaires, tant celles qui leur rendent quelques services, comme celles qui sont destinées à leur instruction: car ce sont de jeunes plantes extrêmement susceptibles des impressions qu'on leur donne; et quoiqu'elles soient encore jeunes, elles savent bien remarquer ce que l'on dit et fait en leur présence: d'où vient que dans la suite ces impressions premières, que vous leur avez données, leur demeurent, et qu'après elles se souviennent de ces idées qu'elles avaient déjà, lesquelles s'accroissent avec l'âge; ce qui leur fait dire, parlant des maîtresses qu'elles ont eues: Pour moi, disent-elles, j'ai eu dans un tel couvent une maîtresse qui n'était guère spirituelle ni dévote, car il était rare qu'elle nous parlât de Dieu: elle avait de certaines maximes mondaines; et au lieu de nous porter à la modestie, elle nous enseignait des secrets de vanité. On en entend d'autres qui voyant les procédés de celle-

ci si contraires à la charité, disent, que cette maîtresse-là avait assurément de l'antipathie et de l'aversion pour elle.

Ah! mes chères filles, bannissez, par votre prudence et bonne conduite, tous ces défauts qui ont de si mauvaises suites. Le silence bien gardé en est le remède, et le plus court chemin pour retrancher toutes ces pensées et discours mal digérés qui ne laissent après tout dans la conscience que du scrupule et bien du trouble. Car enfin tôt ou tard l'on s'aperçoit que l'on a mal parlé, et que l'on ne devait pas dire bien des choses qui auraient dû être ensevelies dans le silence. Ayez pour cet effet la règle du silence en estime; gardez-la exactement, et vous serez à couvert de mille embarras où jette nécessairement le trop grand parler. Mes chères filles, avec un peu d'application et avec une bonne volonté vous en viendrez à bout. Ayez attention sur votre langue, pour ne laisser échapper aucune parole dont vous puissiez vous repentir après l'avoir dite. Retirez-vous dans votre cellule; c'est là le lieu sûr: ne vous produisez au dehors qu'avec peine et pour la nécessité; que la prudence et la discrétion règlent toutes vos paroles, pour n'en dire aucune qui ne soit bonne, utile ou nécessaire. Si vous gardez toutes ces mesures, assurez-vous que la paix et l'union sera parfaite dans cette maison; et qu'elle conservera la bonne réputation où elle est aujourd'hui.

Mes chères filles, ce n'est pas assez de savoir garder le silence de prudence; il faut de plus apprendre à se taire dans les croix, les persécutions et autres peines et afflictions qui arrivent dans la vie: c'est ce qui s'appelle le silence de patience; lequel vous conduira à un degré de perfection convenable à votre état, qui vous doit rendre en tout conformes à Jésus-Christ votre époux; c'est ce que nous allons considérer dans le dernier point de notre méditation.

TROISIÈME POINT.

Considérons que le silence de patience dans les afflictions, les souffrances et les contradictions, est une des choses les plus difficiles à pratiquer de la morale chrétienne. Peu de gens aiment à souffrir, et à souffrir en silence sous les yeux de Dieu: et s'il est rare d'en trouver qui aiment à souffrir, il l'est encore plus d'en voir qui souffrent sans chercher à se répandre au dehors. Cependant c'est le silence qui sanctifie nos croix et nos afflictions, et qui en augmente de beaucoup le mérite. Avez-vous de la peine à partir dans vos croix et vos traverses, envisagez Jésus-Christ. Parmi une infinité de persécutions et de douleurs qu'il endure en présence de ses juges

iniques, devant qui il est accusé et calomnié si fausement, Jésus garde un profond silence et ne répond rien: *Jesus autem tacebat*¹. C'est ce qui me touche le plus dans la passion du divin Sauveur, que ce profond silence qu'il garde avec une patience invincible, et qui donnait de l'étonnement au président: *Ita ut miraretur præses*². Il souffre, il endure mille injures, mille outrages et indignités de la part de toute sorte de personnes: il est accusé fausement par les Juifs et les pharisiens, ses cruels ennemis. On dit que c'est un blasphémateur, un séditieux, qu'il est un perturbateur de la loi et du repos public, qu'il empêche que l'on ne paye le tribut à César; enfin que c'est un semeur de nouvelles doctrines, qui abuse le peuple. Jésus entend retentir à ses sacrées oreilles ces cris et ces calomnies, sans dire un seul mot pour se justifier et se défendre contre ces chiens enragés qui déehirent si outrageusement sa réputation: et pendant cette nuit obscure et ténébreuse, durant laquelle ce cher Sauveur a souffert une infinité d'outrages, d'affronts et de cruautés, que disait ce doux Agneau? Hélas! jamais la moindre parole d'impatience. Enfin dans cette sanglante et douloureuse flagellation, où il est tout écorché et déchiré à coups de fouet et de nerf de bœuf, qui font couler de toutes parts le sang de ses veines sacrées; ah! quelle patience et quel silence fait paraître ce doux Jésus! Il souffre tout cela sans rien dire; il n'ouvre pas seulement la bouche pour se plaindre de la cruauté de ses fiers bourreaux, qui ne sont pas encore contents de l'avoir traité si inhumainement: ils prennent une piquante couronne d'épines, et lui percent jusqu'au cerveau. Jésus endure ce tourment comme les autres, dans un silence inviolable. Il est conduit chez Hérode, qui désirait avec empressement de le voir, et s'en réjouissait: mais Notre-Seigneur persévère constamment à garder son profond silence. Nonobstant qu'il sût bien qu'Hérode le pouvait délivrer d'entre les mains de ses ennemis, il ne dit mot cependant en sa présence, et ne proféra aucune parole; chose étonnante! et c'est avec sujet qu'un saint Père l'a appelé la victime du silence, puisque ce divin Jésus l'a consacré par sa patience durant sa passion.

Mes chères filles, que voilà un exemple digne de vos imitations et tout ensemble de vos admirations! Voilà comme vous devriez en user lorsque vous êtes accusées, persécutées à tort: comme aussi, dans le temps de l'affliction, il faut savoir souffrir en silence, avec patience; sans murmurer ni vous plaindre. Dans quelque état où Dieu permette que vous soyez; apprenez à y demeurer sans rechercher de vaines consolations parmi les créatures, dans tout ce qui vous fait peine: mais prenez plutôt le parti du silence, et vous renfermez en vous-mêmes, afin que Notre-Seigneur vous donne intérieurement des forces, pour souffrir avec vertu et mérite. C'est dans ces occasions-là qu'il faut dire avec David: *Renuit consolari anima mea; memor fui Dei, et delectatus sum*¹: « Mon âme a refusé toute consolation; je me suis souvenu de Dieu, et j'ai trouvé « ma joie. »

C'est ici où une âme est éprouvée et perfectionnée merveilleusement, quand, par une générosité vraiment chrétienne, elle sait s'élever au-dessus de tout ce qui lui arrive de fâcheux ou de contraire, et qu'elle peut, comme Jésus-Christ son époux, garder un profond silence, lors même qu'elle a plus sujet de parler, soit pour sa justification dans les accusations injustes, soit pour sa consolation dans une affliction sensible, et au milieu des plus grandes tempêtes ou bourrasques. Il faut qu'une âme vraiment généreuse prenne pour toute défense le silence, qui sera son repos et sa paix parmi les agitations. Jésus-Christ y fait goûter des douceurs intérieures, au fond du cœur, à une âme un peu courageuse, qui, pour son amour, rejette et abandonne toutes celles qu'elle pourrait trouver dans les créatures. Cela est inexplicable; il n'y a que ceux qui l'expérimentent qui en puissent parler dignement.

Mais, avant de passer plus loin, remarquez, chères âmes, qu'il y a trois règles ou trois maximes importantes à pratiquer, pour ne point faire de fautes dans ce silence de patience, si nécessaire dans les occasions imprévues où l'on est persécuté, accusé; c'est de ne jamais parler que pour la charité, que pour la vérité ou la nécessité, et jamais pour soi ni pour son propre intérêt.

Eh bien, âmes religieuses, sont-ce là les motifs qui vous font parler? Qu'est-ce qui vous fait ouvrir la bouche? Est-ce la nécessité ou bien la vérité? Examinez là-dessus votre cœur; et sondez-le, jusqu'au plus profond, dans la rencontre des contradictions et autres circonstances, pour reconnaître que le plus souvent c'est la passion ou l'intérêt qui vous fait parler.

Oh! mais, direz-vous, je suis accusée d'une chose tout à fait désavantageuse; quel moyen de ne se pas justifier dans cette conjoncture, où l'on m'attribue tout ce qu'il y a de mal, et l'on dit que j'en suis la cause, tandis que j'avais bien d'autres intentions que celles que l'on s' imagine?

¹ *Matth.* xxvi, 63.

² *Ibid.* xxvii, 14.

¹ *Ps.* lxxvi, 3, 4.

Arrêtez, que la passion n'ait pas le dessus sur la raison; réprimez tous les raisonnements naturels, pour écouter ceux de la grâce: ne dites pas que vous ne pouvez vous empêcher de parler pour faire connaître votre innocence, et qu'il est bien difficile alors de se taire; puisque l'exemple de Jésus-Christ vous doit rendre la chose aisée et facile. Vous n'avez pas de plus grandes persécutions et contradictions à soutenir que les siennes: tous les saints en ont bien supporté d'autres, plus fâcheuses que les vôtres. Si vous faisiez réflexion que Jésus-Christ, par ces persécutions, vous fait part d'un éclat de sa croix, vous auriez de la joie de les endurer avec patience dans un profond silence, pour y adorer ses desseins sur votre personne qu'il prétend élever, par ce chemin rude et semé d'épines, à une grande perfection, si vous n'apportez aucune résistance à ses volontés suprêmes.

Que le silence est donc avantageux à une âme dans la souffrance, et dans tous les états pénibles où elle se trouve; puisque par ce silence il n'y a point de passions si fortes, qui ne soient retenues dans les bornes de la raison! En voulez-vous voir des preuves par quelques exemples? Êtes-vous tentés d'ambition? Que vous dit la passion dans cette rencontre, où elle est émue par quelque accident? c'est de vous élever au-dessus des autres par des paroles suffisantes, et pleines d'un orgueil secret. Eh bien, gardez le silence et vous taisez; insensiblement ces saillies de la nature corrompue s'évanouiront. De même, que vous dit la passion dans les émotions d'une humeur colère et impatiente? dans ces mouvements violents, où en êtes-vous si vous ne les réprimez? Bientôt vous vous laisserez aller à des paroles d'emportement, sans craindre de choquer et de piquer les unes et les autres. Mais si vous savez vous taire, vous apaiserez infailliblement ces saillies impétueuses qui s'élèvent en vous-mêmes; et pour lors vous pourrez dire comme le prophète, au milieu de vos troubles: *Turbatus sum, et non sum locutus*¹: « J'ai été troublée au dedans de moi, mais ma langue n'a formé aucune parole. »

Sentez-vous en vous-mêmes quelques mouvements d'aversion et d'antipathie, ou de ressentiment contre quelques-unes de vos sœurs; que vous dit cette passion, à la vue de celle-là que vous ne pouvez souffrir? Aussitôt elle vous inspire de la mépriser ou rebuter, par des paroles de froideur et de vengeance. Mais le moyen le plus court pour combattre et vaincre cette passion qui vous anime et vous tourmente, vous

¹ Ps. LXXVI, 5.

portant à commettre une infinité de péchés; c'est de vous taire, à l'heure même que vous avez plus d'envie de parler, et de prendre le parti du silence. Il faudrait même, dans ces occasions-là, mordre sa langue plutôt que de choquer et fâcher ses sœurs.

Enfin, êtes-vous tentées de curiosité; et avez-vous envie de vous épancher vainement, en allant trouver justement celle-là qui est un vrai bureau d'adresses, et cette autre-ci qui sait toutes les nouvelles, et qui a incessamment les oreilles ouvertes pour entendre tout ce qui se passe de nouveau dans la maison, laquelle est toujours en haleine pour tout savoir: n'y allez pas, gardez le silence; mortifiez ces désirs de curiosité. Croyez-moi, mes chères filles, vous aurez plus de consolation de tout ignorer, et de ne point apprendre les choses qui ne vous concernent point: votre conscience en sera plus pure, votre esprit plus dégagé et plus libre pour vous entretenir avec Dieu dans l'oraison. Faites plus d'état d'une heure de récollection, où vous avez été seules avec Dieu, que de plusieurs autres où vous vous êtes contentées parmi les entretiens des créatures; car, pour l'ordinaire, la vertu en est bien affaiblie.

Soyez persuadées, chères âmes, qu'en gardant fidèlement le silence vous serez victorieuses de toutes vos passions, et qu'en peu de temps vous arriverez à la perfection. Souvenez-vous des avantages du silence de prudence; n'oubliez pas ceux du silence de patience, dont je vous parlais tout à l'heure: gravez-les dans votre esprit; afin que lorsque la tentation ou l'affliction arrivera, vous soyez toujours disposées à la bien recevoir, dans les dispositions saintes que je vous ai marquées. Dans vos souffrances et contradictions, n'envisagez jamais les causes secondes; et ne vous amusez point inutilement à vouloir découvrir la source de vos peines, par des recherches d'amour-propre, pour savoir qui sont ceux qui vous les font naître: car proprement cela s'appelle courir après la pierre qui vous frappe. Il faut bien plutôt vous élever en haut, vers le ciel, pour voir la main qui la jette, qui n'est autre que Dieu même, qui est celui qui a permis que telles choses vous arrivassent pour votre salut, si vous en savez bien profiter. Dans tous les événements les plus fâcheux, une âme vraiment chrétienne et religieuse doit dire à Dieu dans le plus intime d'elle-même: *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum*²: « Mon cœur est préparé à faire votre volonté, soit dans l'adversité ou la prospérité. » Ah! mes chères filles, plût à Dieu que vous et

² Ps. CVII, 2.

moi nous fussions dans ces dispositions: c'est à quoi il nous faut résoudre dans cette méditation; c'est le fruit que nous devons en remporter, et c'est la grâce qu'il faut instamment demander à Jésus-Christ: je vous y exhorte, et me recommande à vos prières.

PAROLES SAINTES

DE MON ILLUSTRE PASTEUR,

MONSIEUR

ACQUES-BÉNIGNE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX,

LA VEILLE ET LE JOUR DE MA PROFESSION.

A l'interrogation hors la clôture.

Vous avez raison, ma fille, d'appeler et d'estimer heureux le jour de votre profession. Il est heureux pour vous, puisque vous y serez l'épouse de Jésus-Christ: mais faites-y bien réflexion, et voyez à quoi vous allez vous engager. Ne croyez pas que vous serez exempte de peines dans la religion: ce serait un abus que de le prétendre; puisque c'est un continuel sacrifice de mort à soi-même, et que la nature y souffre beaucoup: mais il n'importe, ne l'écoutez pas; car autrement vous ne ferez jamais rien. Si vous avez de la peine, à la bonne heure: vous en aurez plus de mérite; et Dieu vous donnera toujours ses grâces, pourvu que vous lui soyez fidèle. En voilà une bien grande qu'il vous fait, de vous appeler à la sainte religion: correspondez-y fidèlement. Vous faites bien, ma fille, de vivre dans la crainte; car l'homme doit continuellement se défier de soi-même. Il ne faut cependant pas qu'elle soit excessive, car il y aurait de la recherche de soi-même; et cette si grande crainte pourrait provenir d'une âme lâche, qui a peur de travailler. C'est bien fait, ma fille, d'être toujours en crainte, pourvu qu'elle soit filiale et non point servile; et pour y éviter les extrémités, ayez continuellement recours à Dieu, et vous combattez vous-même, puisque ce n'est qu'après le combat que l'on remporte la victoire: soyez toujours humble et docile, vivez dans l'obéissance, et vous n'aurez point toutes ces craintes.

* Ces paroles sont tirées du manuscrit d'une religieuse ursuline de Meaux, qui écrivit, après la cérémonie, les différents discours que Bossuet lui fit lors de sa profession. Nous leur conservons le titre qu'elle leur a donné, comme plus propre à faire connaître le respect que ces bonnes religieuses avaient pour les instructions de leur digne pasteur. (Édit. de Déforis.)

A mes demandes après le sermon.

Vous voilà, ma fille, pleinement instruite des obligations que vous allez contracter avec Jésus-Christ par le moyen de vos vœux: vous voyez à quoi ils vous obligent; comme par le vœu de pauvreté vous renoncez pour jamais aux biens, aux pompes et à toutes les richesses du monde; comme vous devez renoncer par le vœu de chasteté à tous les plaisirs et contentements du siècle, en vous séparant même du plus petit par une mortification générale de tous vos sens. Enfin vous avez entendu que par l'obéissance vous devez consacrer votre cœur, votre volonté, et tout ce qui est en vous jusqu'au fond de vos entrailles, pour n'avoir plus désormais d'autre volonté que celle de vos supérieurs. C'est ce qui vous vient d'être prêché si saintement.

Ma fille, retenez toutes ces vérités profondes, et ne les oubliez jamais; gravez-les dans votre esprit et dans votre cœur, afin d'animer toutes vos opérations, et de vous établir sur ces principes solides pendant tout le cours de votre vie religieuse. C'est, ma fille, la prière que je vais faire à Dieu pour vous dans le reste de cette cérémonie, en vous aidant à achever votre sacrifice. Unissez-vous à nous de tout votre cœur. *Det tibi Deus in hoc sancto proposito perseverantiam*: « Que Dieu vous donne la persévérance dans cette sainte résolution. »

A la sainte communion.

Ma fille, voilà votre divin époux; voici votre Dieu qui vient se donner à vous. Recevez cette victime sainte qui s'est immolée pour vous; consommez en lui votre sacrifice: mangez Jésus-Christ, savourez cette viande céleste et divine. Que votre esprit, votre cœur, tout votre intérieur et tout l'intime de vous-même en soit rempli. Nourrissez-vous de cet aliment et de cette nourriture sacrée, incorporez-vous à elle; en la prenant, vous recevrez l'esprit de vos vœux. Nourrissez-vous donc de l'esprit de pauvreté, recevant celui qui a été si pauvre qu'il est dit de lui qu'il n'a pas seulement eu de quoi reposer son chef adorable. Nourrissez-vous de cette chair virginale; et vous recevrez en vous-même l'esprit de chasteté, et la pureté de celui qui est vierge, fils d'une vierge, ami des vierges, et le chaste époux des vierges. Recevez cette divine hostie, mangez cette victime d'amour et de pureté; et vous recevrez dans votre cœur l'esprit d'obéissance, de celui qui, par obéissance, s'est immolé et offert en sacrifice et en oblation pour le salut de tous les hommes, de celui qui s'est rendu sujet et parfaitement sou-

¹ Matth. VIII, 20.

mis, pendant sa vie, à tous ceux qui lui ont tenu la place de Dieu son Père, et qui a été obéissant jusqu'à la mort de la croix. Enfin vous venez de faire vœu d'instruire les petites filles : nourrissez-vous encore, en prenant Jésus-Christ, de l'esprit de zèle et de charité pour le salut des âmes, de celui qui s'est consommé pour elles. Soyez une parfaite imitatrice de celui-là même qui a dit : « Laissez ces petits enfants venir à moi¹. » Fortifiez-vous par cette divine nourriture ; mangez-la avec amour et respect : recevez-la souvent, car elle vous donnera des forces dans l'exercice de votre institut ; elle vous animera toujours de nouveau pour vous en acquitter dignement. Recevez donc, ma chère fille, Jésus-Christ, qui se donne à vous en confirmation de vos vœux. Prenez cet aimable Époux ; aimez-le de toute votre capacité : unissez-vous à lui très-étroitement en cette vie, afin d'y être unie en l'autre par la gloire durant toute l'éternité. *Quod Deus in te incepit ipse perficiat* : « Que Dieu achève ce qu'il a commencé en vous. »

En me donnant le voile.

Ma fille, recevez ce voile qui vient d'être béni dans cette sainte cérémonie par le sacré ministère de l'Église ; ce voile, qui est le signe de votre séparation du monde, sous lequel vous allez être toute votre vie ensevelie avec Jésus-Christ dans le tombeau de la religion, et cachée avec lui en Dieu. Recevez ce même voile qui est la marque de l'alliance que vous avez contractée avec lui : il ne vous sera jamais ôté que vous ne voyiez la face de Dieu à découvert dans le ciel.

Après la cérémonie.

Enfin, ma fille, vous voilà consacrée à Jésus-Christ, voilà votre immolation faite : il ne reste plus qu'à être fidèle à votre Époux dans votre saint état, et qu'à y persévérer jusqu'à la fin. Pour cet effet, prenez toujours le plus pénible. Ne regardez pas ce que vous avez fait ; mais ce qui vous reste encore à faire. Accoutumez-vous à l'exercice de cette continuelle circoncision du cœur qui vous séparera sans cesse des inclinations de la nature corrompue, si contraires à l'esprit et à la grâce de Jésus-Christ votre divin époux. Puissiez-vous, ma fille, par ce moyen vous élever toujours davantage par une vie pure et toute céleste ! puissiez-vous monter de vertu en vertu jusqu'à ce que vous soyez parvenue à la montagne d'Horeb, au sommet de la perfection, pour y consommer votre sacrifice !

¹ Marc. x, 14.

PRÉCIS D'UN DISCOURS

FAIT

AUX RELIGIEUSES DE LA VISITATION DE MEAUX, DANS UNE VISITE.

« J'ai désiré de vous voir pour vous communiquer quelque peu de la grâce spirituelle, et vous confirmer¹. » C'est saint Paul, ce vigilant pasteur, cet homme apostolique, cet homme du troisième ciel, qui parle ainsi. Examinons un peu ses paroles ; pesons-les toutes. J'ai désiré de vous voir, dit-il ; il ne se contente pas de leur écrire. Tantôt il envoie Tite, tantôt Timothée, ou quelque autre de ses disciples : mais enfin le désir immense de leur communiquer quelque peu de la grâce spirituelle, le porte à souhaiter de venir lui-même leur rendre visite. Quelque peu : pourquoi quelque peu ? C'est que ce grand apôtre qui avait reçu tant de dons, parlait en la personne de nous autres, pasteurs indignes et infirmes, qui n'en pouvons communiquer que quelque peu : il avait en vue la disposition de ceux qui la reçoivent, et qui souvent ne sont capables que d'en recevoir peu ; et aussi, il n'appartient qu'à Dieu de rendre notre ministère assez efficace pour en donner beaucoup. De nous-mêmes nous ne saurions conférer aux autres la moindre grâce ; c'est Dieu, comme dit l'apôtre², qui nous en rend capables. Et vous voyez par là combien vous êtes intéressées à demander pour nous à l'auteur de tout don, qu'il prépare nos cœurs et les vôtres ; afin que nous puissions produire des fruits abondants parmi vous. Dieu sait, mes filles, que j'ai désiré d'un désir cordial, dans la sincérité de mon cœur et sous les yeux de Dieu, de vous voir. Sans me comparer au grand apôtre, recevez le peu que je vous donne ; puisque Dieu donne beaucoup à celui qui reçoit peu.

Je trouve trois fruits de la visite : le premier me regarde et il vous regarde ; c'est la consolation mutuelle que nous en devons retirer vous et moi : vous, en voyant la sollicitude de votre pasteur ; et moi par la joie que me donnera, dans cette visite, la promptitude de votre obéissance ; et par l'espérance que je concevrai que vous serez ma couronne dans le ciel, et ma consolation sur la terre, quand je penserai que j'ai des filles qui aiment sincèrement Dieu. Le second fruit de la visite, c'est l'estime que vous devez avoir de votre âme ; en considérant le soin que Jésus-Christ

¹ Rom. 1, 11.

² II. Cor. 12, 16.

lui-même en a pris : il n'a pas cru trop donner que de vous racheter au prix de son sang. Que ne devez-vous donc pas faire pour vous conserver dans la pureté qu'il vous a acquise ! et de là naît le troisième fruit de la visite, qui est de connaître vos défauts, et de prendre les moyens les plus propres pour vous en corriger et vous purifier des péchés qui souillent la pureté de l'âme, en travaillant efficacement à les éviter ; afin de vous avancer chaque jour vers la perfection de votre état.

Le péché plaît à tous les hommes, lorsqu'ils le commettent : quand il est commis, l'homme sage s'en afflige et en pleure amèrement ; le scrupuleux et le pusillanime s'en désespère ; l'imprudent rit et s'étonne de ce que les saints lui en portent compassion, et qu'ils lui parlent de pénitence. Entre les malades, les plus à plaindre sont ceux qui ne se plaignent pas eux-mêmes, et qui aiment leur maladie. Haïssons la nôtre : la haine est son remède ; elle est la marque que nous ne sommes pas délaissés, et qu'on médite encore pour nous dans le ciel des desseins de miséricorde.

DISCOURS

SUR

L'UNION DE JÉSUS-CHRIST

AVEC SON ÉPOUSE.

Comment Jésus-Christ est-il l'époux des âmes dans l'oraison.

Veni in hortum meum, soror mea, sponsa.

Je suis venu dans mon jardin. ma sœur, mon épouse.
Cant. v, 1.

Le nom d'épouse est le plus obligeant et le plus doux dont Jésus-Christ puisse honorer les âmes qu'il appelle à la sainteté de son amour ; et il ne pouvait choisir un nom plus propre que celui d'Époux, pour exprimer l'amour qu'il porte à l'âme, et l'amour que l'âme doit avoir réciproquement pour lui. Il ne reste qu'à voir où se fait leur alliance, et de quelle manière ils s'unissent ensemble.

Saint Bernard dit que c'est dans l'oraison ; qui est un admirable commerce entre Dieu et l'âme, qu'on ne connaît jamais bien qu'après en avoir fait l'expérience. C'est là que l'Époux visite l'épouse ; c'est là que l'épouse soupire après son Époux : c'est là que se fait cette union déifiante entre l'Époux et l'épouse, qui fait le souverain bien de cette vie, et le plus haut degré de perfection où l'amour divin puisse aspirer sur la terre.

Les visites que l'époux céleste rend à l'épouse, se font dans le cœur : la porte par où il entre est la porte du cœur. Les discours qu'il lui tient sont à l'oreille du cœur : le cabinet où elle le reçoit est le cabinet du cœur. Le Verbe, qui sort du cœur du Père, ne peut être reçu que dans le cœur.

Je confesse, dit saint Bernard¹, que cet amoureux Époux m'a quelquefois honoré de ses visites ; et, si je l'ose dire dans la simplicité de mon cœur, il est vrai qu'il m'a souvent fait cette faveur. Dans ces fréquentes visites, il est arrivé parfois que je ne m'en suis pas aperçu. J'ai bien senti sa présence ; je me souviens encore de sa demeure : j'ai même senti sa venue ; mais je n'ai jamais su comprendre comment il entra, ni de quelle manière il sortait : si bien que je ne puis dire ni d'où il vient, ni où il va, ni l'endroit par où il entre, ni celui par où il sort. Certainement il n'est pas entré par les yeux ; car il n'est point revêtu de couleur : il n'est pas aussi entré par l'oreille ; car il ne fait point de bruit : ni par l'odorat ; car il ne se mêle point avec l'air comme les odeurs, mais seulement avec l'esprit. Ce n'est point une qualité qui fasse impression dans l'air ; mais une substance qui le crée. Il ne s'est point coulé dans mon cœur par la bouche ; car on ne le mange pas : il ne s'est point fait sentir par l'attouchement ; il n'a rien de grossier ni de palpable : par où est-ce donc qu'il est entré ?

Peut-être qu'il n'était pas besoin qu'il entrât, parce qu'il n'était pas dehors. Il n'est pas étranger chez nous : mais aussi ne vient-il pas du dedans, parce qu'il est bon ; et je sais que le principe du bien n'est pas en moi. J'ai monté jusqu'à la pointe de mon esprit ; mais j'ai trouvé que le Verbe était infiniment au-dessus. Je suis descendu dans le plus profond de mon âme, pour sonder curieusement ce secret ; mais j'ai connu qu'il était encore dessous. Jetant les yeux sur ce qui est hors de moi, j'ai vu qu'il était au delà de tout ce qui m'est extérieur ; et rappelant ma vue au dedans, j'ai aperçu qu'il était plus intime à mon cœur que mon cœur même.

Mais comment est-ce donc que je sais qu'il est présent, puisqu'il ne laisse point de trace ni de vestige qui m'en donne la connaissance ? Je ne le connais pas à la voix, ni au visage, ni au marcher, ni par le rapport d'aucun de mes sens ; mais seulement par le mouvement de mon cœur, par les biens et les richesses qu'il y laisse, et par les effets merveilleux qu'il y opère. Il n'y est pas sitôt entré qu'il le réveille incontinent.

¹ In Cant. Serm. LXXIV, n° 5, t. 1, col. 1528.